Jean Bart - Extrait de : La Marine et les Grands Marins Français – Auteur : Raoul Postel ancien magistrat aux Colonies – Librairie générale de Vulgarisation (A, Degorce) 1887 – Droits : domaine public – Sources :

JEAN BART.
Capitaine de vaisseau
1650 - 1702

La France n'a jamais produit aucun marin dont le renom jouisse dans les masses d'une popularité aussi glorieuse que **Jean BART**. Au fond, son histoire est relativement peu connue, ayant été travestie par de fantaisistes légendes. La réalité, pourtant, suffit à en faire un héros.

Jean BART, né à Dunkerque le 20 octobre 1650, d'une modeste famille d'armateurs, fit ses premières armes sous **RUYTER**, en qualité de volontaire. Quand la guerre éclata entre la France et la Hollande, il revint dans sa ville natale, où il prit le commandement de navires armés en course par ses parents.
Présenté à la cour en 1691 par le chevalier **de FORBIN**, étant capitaine de vaisseau, il y avait alors deux ans seulement qu'il avait été nommé à ce grade ; pourtant, ses succès, ou plutôt ses triomphes, étaient innombrables. En la seule année 1676, il avait présenté au conseil des prises dix-sept navires, dont cinq frégates de guerre portant ensemble soixante-dix-sept canons. Assurément, le tort qu'il fit à cette époque au commerce des Hollandais contribua puissamment à la paix de Nimègue.
La façon dont Jean Bart sut conquérir son grade peint l'homme tout entier. Étant sorti de Dunkerque sur une petite frégate de vingt-quatre canons, avec Forbin montant une corvette de seize, pour convoyer vingt bâtiments marchands, deux vaisseaux anglais, de chacun cinquante pièces, surprirent les deux amis en travers de l'île de Wight et leur donnèrent la chasse. Pour laisser au convoi qu'ils escortaient le temps de s'enfuir, ils se jetèrent bravement à l'abordage. La lutte dura plus de deux heures, pied à pied. Accablés par le nombre et blessés, ils furent pris : pendant ce temps, les navires marchands, gagnant le large, se mettaient en sûreté.
Conduits à Plymouth, Jean Bart et Forbin furent enfermés dans une solide prison ; mais, au bout d'un mois, grâce au concours dévoué de deux mousses, ils purent gagner un canot sous un déguisement, traverser la Manche et, après une navigation de quarante-six heures des plus périlleuses, aborder à six lieues de Saint-Malo. Le salut du convoi ainsi défendu valut à Jean Bart sa promotion.
Depuis ce moment et jusqu'à la fin de sa carrière, Jean Bart ne cessa plus d'appartenir à la marine de l'État. Il ne tarda pas à prendre sa revanche contre les Anglais. Ayant reçu l'ordre de protéger l'arrivée d'une centaine de navires chargés de blés du Nord, il les rencontra près de l'embouchure de la Meuse ; mais déjà ils portaient le pavillon britannique, et huit navires de guerre ennemis les escortaient, peu disposés à lâcher leur prise. Ni leur nombre ni leurs formidables rangées de canons n'intimidèrent le vaillant officier. « L'ennemi a huit vaisseaux, dit-il à ces hommes ; nous sommes huit aussi, la moitié plus faibles en artillerie, il est vrai. Mais, c'est égal ; à chacun le vôtre, et vive le Roi ! » Ce bref discours enflamme ses hommes, qui courent à l'abordage. Au bout de deux heures, le vaisseau amiral anglais se rend avec deux autres bâtiments ; le reste s'enfuit, et le convoi délivré cingle rapidement vers les côtes de France. Des lettres de noblesse récompensèrent ce nouveau succès. Louis XIV y écrivit de sa main : « De tous les officiers que j'ai anoblis il n'en est point qui s'en soient rendus aussi dignes que mon cher et bien-aimé sieur Jean Bart. » Éloge à noter, le Roi-Soleil se montrant avare de compliments aussi explicites.

En 1696, les Anglais et les Hollandais bloquaient de concert le port de Dunkerque. Par une nuit obscure, Jean Bart passe audacieusement au milieu d'eux, répondant en anglais au qui vive des sentinelles, gagne la mer du Nord et rencontre dans les eaux du Texel une flotte de 90 navires marchands convoyés par six vaisseaux de guerre hollandais. Jean Bart en avait sept ; aussi la victoire ne lui fut-elle même pas disputée. Mais à peine avait-il amarré ses prises pour les ramener en France, qu'il aperçut courant sur lui, vent arrière, une division de treize gros vaisseaux de guerre. Il n'y avait pas de temps à perdre : Bart lâche ses prises et y met le feu, à deux portées de canon de

l'ennemi. L'opération terminée, il s'éloigne lentement, à petites voiles, se complaisant à manœuvrer avec toute la coquetterie d'une évolution de parade. Les treize navires hollandais forcent de voiles pour la poursuite; mais Jean Bart, sans se presser davantage et réglant sa vitesse sur la leur, les promena à sa remorque jusqu'à la nuit, puis leur échappa.

Ses sept petites frégates, de bonne marche, lui parurent encore suffisantes pour mater les Hollandais et les priver, cette année-là, de la pêche du hareng, à laquelle plus de 500 navires étaient employés. Les alliés, pour protéger leurs pêcheurs, durent en conséquence entretenir pendant toute la saison 52 vaisseaux de guerre partagés en trois escadres qui, malgré tous leurs efforts, tentèrent vainement de placer l'humble division française sous le feu de leurs canons. Chaque jour, les pêcheurs voyaient Jean Bart les traquer sans relâche ; mais pour l'escadre ennemie il restait invisible, ou bien, si elle l'apercevait parfois, c'était à l'entrée de la nuit, lorsque les introuvables frégates françaises se perdaient dans les brumes de l'horizon. Cette campagne, qui eut pour résultat de paralyser pendant cinq mois toute la marine hollandaise, tenue en échec par sept petits navires, est, aux yeux des connaisseurs, une des plus remarquables et des plus curieuses expéditions qui aient jamais été exécutées. Jean Bart ne songea à la retraite que lorsqu'il eut épuisé ses vivres. Trente-trois vaisseaux hollandais et anglais l'avaient précédé devant Dunkerque, où l'on tremblait pour lui, car on l'attendait d'un moment à l'autre. En effet, il ne tarda pas à paraître. Aussitôt, tous les vaisseaux qui le guettent s'ébranlent et lui courent sus ; mais Jean Bart, avec ce bonheur et cette habileté qui étaient sa caractéristique, glisse au milieu d'eux et rentre sain et sauf avec ses sept frégates. Cet exploit fut le dernier. Nommé chef d'escadre quelques mois avant la paix de Ryswick, il vécut dès lors modestement à Dunkerque ; il y mourut d'une pleurésie au moment où la guerre de la Succession d'Espagne ouvrait une nouvelle et large carrière à son courage et à son expérience. Jean Bart n'était âgé que de cinquante et un ans, et possédait encore toute la vigueur de sa jeunesse.

